

Cesare Pavese (1908-1950)

Poèmes tirés de ses deux recueils, celui du début, celui de la fin. Poèmes portant les titres des recueils eux-mêmes.

On s'accorde généralement à tenir *Travailer fatigue* pour le plus dense, le plus construit. C'est le regard que porte Pavese sur la réalité qui en fait le prix, êtres et choses (la colline, l'arbre – la campagne / la rue, la fenêtre – la ville) en tension permanente vers une objectivité dont le tragique réside dans une double attractivité : s'immerger/se retirer ; participer/s'abstraire. Poèmes narratifs, donc. Décrire le spectacle de la vie telle qu'elle va, peupler le poème des actes du quotidien, oui, mais avec ce doute constant : cela vaut-il la peine ? Tant de disponibilités font-elles au bout du compte des présences, ou bien le solitaire qui observe le monde vivre ne voit-il finalement que le vide de sa propre vie, de toute vie ? Poèmes d'exorcisme, sans doute.

Dans le recueil de la fin, la parole tend vers la « chansonnette » (c'est son mot), et si le tragique est toujours là, la densité est sans doute moindre.

LAVORARE STANCA

Traversare una strada per scappare di casa
lo fa solo un ragazzo, ma quest'uomo che gira
tutto il giorno le strade, non è più un ragazzo
e non scappa di casa.
Ci sono d'estate
pomeriggi che fino le piazze son vuote, distese
sotto il sole che sta per calare, e quest'uomo, che giunge
per un viale d'inutili piante, si ferma.
Val la pena esser solo, per essere sempre più solo ?
Solamente girarle, le piazze e le strade
sono vuote. Bisogna fermare una donna
e parlarle e deciderla a vivere insieme.
Altrimenti, uno parla da solo. È per questo che a volte
c'è lo sbronzo notturno che attacca discorsi
e racconta i progetti di tutta la vita.
Non è certo attendendo nella piazza deserta
che s'incontra qualcuno, ma chi gira le strade
si sofferma ogni tanto. Se fossero in due,
anche andando per strada, la casa sarebbe
dove c'è quella donna e varrebbe la pena.
Nella notte la piazza ritorna deserta
e quest'uomo, che passa, non vede le case
tra le inutili luci, non leva più gli occhi :
sente solo il selciato, che han fatto altri uomini
dalle mani indurite, come sono le sue.
Non è giusto restare sulla piazza deserta.
Ci sarà certamente quella donna per strada
che, pregata, vorrebbe dar mano alla casa.

*Traverser une rue pour s'enfuir de chez soi
seul un enfant le fait, mais cet homme qui erre,
tout le jour, par les rues, ce n'est plus un enfant*

et il ne s'enfuit pas de chez lui.

*En été, il y a certains après-midi
où les places elles-mêmes sont vides, offertes
au soleil qui est près du déclin, et cet homme qui vient
le long d'une avenue aux arbres inutiles, s'arrête.
Est-ce la peine d'être seul pour être toujours plus seul ?
On a beau y errer, les places et les rues
sont désertes. Il faudrait arrêter une femme,
lui parler, la convaincre de vivre tous les deux.*

*Autrement, on se parle tout seul. C'est pour ça que parfois
il y a des ivrognes nocturnes qui viennent vous aborder
et vous racontent les projets de toute une existence.*

*Ce n'est sans doute pas en attendant sur la place déserte
qu'on rencontre quelqu'un, mais si on erre dans les rues,
on s'arrête parfois. S'ils étaient deux,
simplement pour marcher dans les rues, le foyer serait là
où serait cette femme et ça vaudrait la peine.
La place dans la nuit redevient déserte
et cet homme qui passe ne voit pas les maisons
entre les lumières inutiles, il ne lève plus les yeux :
il sent seulement le pavé qu'ont posé d'autres hommes
aux mains dures et calleuses comme les siennes.
Ce n'est pas juste de rester sur la place déserte.
Il y a certainement dans la rue une femme
qui, si on l'en priait, donnerait volontiers un foyer.*

Verrà la morte e avrà i tuoi occhi

Verrà la morte e avrà i tuoi occhi -
questa morte che ci accompagna
dal mattino alla sera, insonne,
sorda, come un vecchio rimorso
o un vizio assurdo. I tuoi occhi
saranno una vana parola
un grido taciuto, un silenzio.
Così li vedi ogni mattina
quando su te sola ti pieghi
nello specchio. O cara speranza,
quel giorno sapremo anche noi
che sei la vita e sei il nulla.

Per tutti la morte ha uno sguardo.
Verrà la morte e avrà i tuoi occhi.
Sarà come smettere un vizio,
come vedere nello specchio
riemergere un viso morto,
come ascoltare un labbro chiuso.

Scenderemo nel gorgo muti.

La Mort viendra et elle aura tes yeux

*La Mort viendra et elle aura tes yeux –
cette mort qui est notre compagne
du matin jusqu'au soir, sans sommeil,
sourde, comme un vieux remord
ou un vice absurde. Tes yeux
seront une vaine parole,
un cri réprimé, un silence.
Ainsi les vois-tu le matin,
quand sur toi seule tu te penches
au miroir. Ô chère espérance,
ce jour-là nous saurons nous aussi
que tu es la vie et que tu es le néant.*

*La mort a pour tous un regard.
La mort viendra et elle aura tes yeux.
Ce sera comme cesser un vice,
comme voir ressurgir
au miroir un visage défunt,
comme écouter des lèvres closes.
Nous descendrons dans le gouffre, muets.*

Nous suivons l'édition *Poésie*/Gallimard : traduction de Gilles de Van ; excellente introduction de Dominique Fernandez.

Interprété par Vittorio Gassman

<https://www.youtube.com/watch?v=MDtaE0Cbayo>
(à privilégier sur l'interprétation de Léo Ferré)

Deux autres poèmes, à faire couler au creux de soi.

Dans *Poésies du désamour* :

Deux

*Allongés sur le lit, homme et femme se regardent :
leurs deux corps étendus grands et las.
L'homme ne bouge pas, seule la femme respire longuement
et sa souple poitrine palpète. Les jambes de l'homme
s'étendent noueuses et maigres. Aux volets,
il y a le murmure de la rue inondée de soleil.*

*Impalpable l'air pèse dans la lourde pénombre
glaçant les gouttelettes de vivante sueur
sur les lèvres. Les regards des visages tout proches
sont les mêmes mais ne retrouvent plus les deux corps
comme avant enlacés. Ils s'effleurent à peine.*

*La femme, qui se tait, remue un peu les lèvres.
Le souffle qui soulève sa poitrine s'arrête
à un regard de l'homme, s'attardant plus longtemps.
La femme tourne la tête et approche la bouche de sa bouche.
Mais le regard de l'homme ne change pas dans l'ombre.*

*Immobiles et lourds les yeux pèsent sur les yeux
sous la tiédeur du souffle qui avive la sueur,
désolés. Le corps souple et vivant de la femme
reste sans mouvement. La bouche de l'homme s'approche.
Le regard immobile ne change pas dans l'ombre.*

Dans *Lavorare stanca* :

Ulysse

*Le vieil homme est déçu car son fils, il l'a eu
bien trop tard. Leurs yeux parfois s'affrontent,
mais avant il suffisait d'une gifle. (Le vieux sort
et rentre avec son fils qui se frotte la joue
les yeux rivés à terre.) Maintenant le vieil homme
est assis jusqu'au soir devant une fenêtre,
mais personne ne passe et la rue est déserte.*

*L'enfant s'est enfui ce matin : il reviendra
ce soir. Il est sans doute en train de ricaner.
Il ne voudra pas dire s'il a eu à dîner. Peut-être
qu'il aura des yeux lourds et qu'il se couchera en silence :
deux godasses crottées. Le matin était bleu
après les pluies d'un mois.*

*Par la fraîche fenêtre
une senteur amère de feuilles se répand. Mais le vieux
reste immobile dans le noir, il ne dort pas la nuit,
mais il voudrait dormir et pouvoir oublier
comme avant au retour de longues randonnées.
Jadis, pour s'échauffer, il criait et cognait.*

*L'enfant, qui reviendra bientôt, ne reçoit plus de gifles.
Il commence à être jeune et découvre chaque jour
une chose nouvelle et en parle à personne.*

*Il n'est rien dans la rue qu'on ne puisse savoir
depuis cette fenêtre. Mais toute la journée,
l'enfant marche dans la rue. Il ne court pas les filles
mais ne joue plus par terre. Chaque fois il revient.
L'enfant a sa manière de quitter la maison
si bien que ceux qui restent se sentent inutiles.*

Cesare Pavese s'est suicidé après une déception amoureuse humiliante. Il n'est pas certain cependant que cette circonstance soit *une* explication : Pavese avait de nombreux démêlés avec l'existence à résoudre. Le tout débordant, il a *préféré*...

Lisons *Le métier de vivre* (posthume – publié en 1952) :

« On ne se tue pas par amour pour une femme. On se tue parce qu'un amour, n'importe quel amour, nous révèle dans notre nudité, dans notre misère, dans notre état désarmé, dans notre néant. »

« Une bonne raison de se tuer ne manque jamais à personne. »

« Une œuvre d'art ne réussit que lorsqu'elle a pour l'artiste quelque chose de mystérieux. Naturel : l'histoire d'un artiste est le dépassement successif de la technique utilisée dans l'œuvre précédente, par une création qui suppose une loi esthétique plus complexe. L'autocritique est un moyen de se dépasser soi-même. L'artiste qui n'analyse pas et qui ne détruit pas continuellement sa technique est un pauvre type. »

« Ton malheur particulier – qui est celui de tous les poètes – réside en ceci que, par vocation, tu ne peux avoir qu'un public, et qu'au lieu de cela tu cherches des âmes sœurs.

« Le sentiment terrible que tout ce que l'on fait est de travers, et ce qu'on pense, et ce qu'on est. Rien ne peut te sauver, parce que, quelque décision que tu prennes, tu sais que tu es de travers et en conséquence ta décision l'est aussi. »

« Il est beau d'écrire parce que cela réunit les deux joies : parler tout seul et parler à une foule. »

« L'idée du suicide était une protestation de vie. Quelle mort que de ne plus vouloir mourir. »



L'ultima lettera di Cesare Pavese a Romilda Bollati, Agosto 1950.

Cara Pierina, ma tu, per quanto inaridita e quasi cinica, non sei alla fine della candela come me. Tu sei giovane, incredibilmente giovane, sei quello che ero io a vent'otto anni quando, risoluto di uccidermi per non so che delusione, non lo feci - ero curioso dell'indomani, curioso di me stesso – la vita mi era parsa orribile ma trovavo ancora interessante me stesso. Ora è l'inverso: so che la vita è stupenda ma che io ne sono tagliato fuori, per merito tutto mio, e che questa è una futile tragedia, come avere il diabete o il cancro dei fumatori.

Posso dirti, amore, che non mi sono mai svegliato con una donna mia al fianco, che chi ho amato non mi ha mai preso sul serio, e che ignoro lo sguardo di riconoscenza che una donna rivolge a un uomo ? E ricordarti che, per via del lavoro che ho fatto, ho avuto i nervi sempre tesi e la fantasia pronta e decisa, e il gusto delle confidenze altrui? E che sono al mondo da quarantadue anni ? Non si può bruciare la candela dalle due parti - nel mio caso l'ho bruciata tutta da una parte sola e la cenere sono i libri che ho scritto.

Tutto questo te lo dico non per impietosirti - so che cosa vale la pietà, in questi casi - ma per chiarezza, perchè tu non creda che quando avevo il broncio lo facessi per sport o per rendermi interessante. Sono ormai aldilà della politica. L'amore è come la grazia di Dio – l'astuzia non serve. Quanto a me, ti voglio bene, Pierina, ti voglio un falò di bene. Chiamiamolo l'ultimo guizzo della

candela. Non so se ci vedremo ancora. Io lo vorrei - in fondo non voglio che questo – ma mi chiedo sovente che cosa ti consiglieri se fossi tuo fratello. Purtroppo non lo sono. Amore.

« ... je sais que la vie est merveilleuse mais que je suis coupé de cela, grâce à moi tous, et que c'est une tragédie futile, comme le diabète ou le cancer des fumeurs. »

« ... j'ai tout brûlé et les cendres sont les livres que j'ai écrits. »

« ... Quant à moi, je t'aime, Pierina, je veux que l'amour te soit un feu de joie. Appelons cela le dernier scintillement de la bougie. »